

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Pin'has



Paracha Pin'has

Avoir confiance qu'Hachem est présent au plus profond de l'obscurité

« (Voici) les fils de Palou. » (26, 8)

Ce verset, expliquent certains Tsadikim, rend allusivement hommage à la foi solide qui caractérise les Bné Israël. Le nom « Palou » évoque en effet la dissimulation (en hébreu Palou פלוא est de la même racine que מופלא qui signifie 'caché', n.d.t. Cela signifie, que lorsqu'ils ne parviennent pas toujours à discerner les miracles et les bienfaits d'Hachem derrière les ténèbres qui enveloppent leur existence et leur dissimulent le véritable sens de Sa conduite remplie de bonté, ils gardent confiance. Ils restent convaincus que leurs épreuves proviennent de leur Père Céleste (le nom Eliav est la contraction de Eli, 'mon D' et de Av, 'le père', n.d.t) et, bien que résidant dans les hauteurs, Il prodigue dans Sa Miséricorde cette bonté à toutes ses créatures.

Certes, Nos yeux d'humain ne distinguent pas toujours les bienfaits divins, cependant le juif sait que tôt ou tard cette miséricorde et cette bienveillance se révéleront au grand jour. Il doit également être convaincu que plus sa foi est forte et plus il se repose sur Hachem, plus cela adoucit la Rigueur Divine et hâte la venue de de la délivrance.

Le célèbre 'Hassid Rabbi Ména'hem Mendel Poterpas (un de grands de la

'Hassidout de Loubavitch) raconta qu'un jour alors qu'il se trouvait en déportation en Sibérie, il fut témoin d'une scène édifiante : un non-juif habitant des lieux escalada une immense montagne et planta à son sommet un pilier en fer. Ensuite, il y noua une très longue corde. Puis, il se dirigea vers une deuxième montagne face à la première, qu'il gravit à son tour et à la cime de laquelle il planta également un pilier en fer. Il y attacha ensuite l'autre extrémité de la corde. Un gouffre très profond séparait les deux montagnes. Cet homme demanda à l'assistance qui observait ses gestes : « Voulez-vous me voir traverser cet abîme en marchant d'une montagne à l'autre sur cette corde ?

- Nous ne sommes pas intéressés à ramasser des os brisés aujourd'hui, répondirent-ils en chœur, il est certain que tu vas tomber dans ce gouffre qui s'ouvre sous tes pieds ! »

Cependant, à la stupeur générale, il traversa sans encombre le vide séparant les deux montagnes. Le lendemain, il fit savoir à tout le monde qu'il s'apprêtait à recommencer le même tour que la veille. Les gens tentèrent de l'en dissuader prétextant que les miracles ne se produisent pas chaque jour. Néanmoins, notre homme fit la sourde oreille. Il entreprit à nouveau d'escalader la montagne et traversa l'abîme une nouvelle fois.



Après avoir réussi également cette fois-ci à parvenir de l'autre côté sain et sauf, il questionna alors l'assemblée :
« Croyez-vous que je sois capable de traverser une troisième fois ?

- Nous ne **croyons** pas, lui répondirent-ils, nous **savons** après l'avoir vu, que tu en es capable !
- Me croyez-vous capable, ajouta-t-il, de passer sur cette fine corde muni d'un chariot ?
- Si tu as réussi jusqu'alors, répondirent-ils, il est certain que ce chariot ne te déranger pas.
- Qui d'entre vous est prêt à s'asseoir dans ce chariot, s'enquit-il à nouveau, afin que je le pousse sur cette corde ?

Personne ne fut cependant disposé à risquer ainsi sa vie. Après quelques instants, on l'aperçut en train de marcher sur la corde avec un chariot dans lequel était assis un enfant en toute sérénité, sans la moindre crainte. Après qu'il eut traversé l'abîme d'une montagne à l'autre, l'assistance fut en émoi : qui était l'enfant qui avait accepté de mettre sa vie en péril de la sorte ?

Lorsque ce dernier descendit du chariot, tous l'entourèrent et lui demandèrent comment il n'avait pas été saisi de terreur en étant ainsi suspendu entre ciel et terre.

« L'homme qui m'a fait traverser n'est autre que mon père », répondit l'enfant, voulant ainsi signifier qu'il n'y avait pas de plus grande quiétude que de se trouver dans le chariot de son père. Et si c'était ce dernier qui lui avait ordonné de

s'y asseoir, c'est qu'il pouvait être certain que sa propre vie n'était nullement en danger.

Rabbi Mendel conclut en disant : « J'ai appris de cette histoire que la foi et la confiance en D. d'un juif doit être comme celle de ce jeune garçon : se reposer entièrement sur son père en sachant que celui-ci ne cherche jamais le mal de son fils et lui prodigue en permanence tout le bien possible. Celui qui vit cette vérité est aussi heureux installé confortablement chez lui que dans l'exil sibérien, parce qu'il ressent qu'il est dans le chariot conduit par le Créateur lui-même (il ajouta qu'après cet épisode, il s'adressa au non-juif et lui demanda comment il réussissait à accomplir une telle prouesse de traverser un gouffre sur une fine corde suspendue entre deux hautes montagnes . Celui-ci lui répondit qu'au moment où l'on marche sur la corde, il faut se détacher de tout le monde alentour, et après avoir fait un pas, ne penser qu'à une chose : au prochain. Car la seule pensée d'avoir encore à en parcourir plusieurs pouvait l'amener à trébucher et lui être fatal. De cette réponse, on peut également apprendre un autre principe fondamental dans le Service d'Hachem : un homme ne doit songer qu'à la situation présente. En agissant de la sorte, il ne trébuchera jamais !)

Il était une fois un fils unique qui était devenu orphelin (י"ש) de son père, un homme très riche. Au terme des sept jours de deuil, il se mit à la recherche du trésor que son père lui avait promis en héritage après sa mort et commença à soulever chaque carreau de carrelage un



par un. Soudain, il aperçut qu'un des carreaux était disposé de manière complètement tordue. Il comprit alors que cela dissimulait quelque chose. En creusant à cet endroit, il trouva l'immense trésor convoité.

En vérité, il ne mérita de dévoiler ce trésor que parce qu'il était convaincu que son père ne faisait pas quelque chose qui sortait de l'ordinaire sans raison. Aussi, devons-nous comprendre qu'à chaque pas de notre existence, notre Père Céleste n'agit pas de manière inhabituelle en vain. Et en réfléchissant, nous serons en mesure de découvrir que derrière ce qui nous semble "tordu" se dissimule un immense trésor.

Loin du juif de penser qu'Hachem l'a abandonné ! Au contraire, il demeurera confiant que le Créateur de l'univers est à ses côtés et le dirige à chacun des pas de son existence avec bienveillance.

J'ai entendu une fois un impressionnant commentaire de l'un des Grands de la génération à propos du verset (Téhilim 91, 11-12) : *כי מלאכיו יצוה לך בכל דרכך על כפים* : « car Il ordonnera à Ses anges de veiller sur toi dans toutes tes voies, ils te porteront sur les épaules de peur que tu ne trébuches sur une pierre ». A priori, on peut se demander : si le Saint-Béni-Soit-Il envoie des anges pour protéger un homme en chemin, pour lui éviter de trébucher sur une pierre, ne serait-il pas plus simple d'enlever la pierre ?

En vérité, il peut arriver que pour des raisons connues de Lui-seul, Hachem décrète que cette pierre doive demeurer

là où elle se trouve. Que fait-il en revanche pour que l'homme ne ressente pas la peine qu'elle pourrait lui causer ? Il envoie Ses anges protecteurs pour l'élever au-dessus de cet obstacle. Parfois, il a été décrété, par exemple, qu'un homme subisse une perte de mille dollars à cause d'une certaine raison. Hachem lui fera gagner d'un autre côté mille fois plus (un million de dollars). Dès lors, il ne fera aucun cas de cette perte minime en regard du gain reçu. Que représentent, en effet, mille dollars par rapport à un million ? Et il en va de même dans tous les domaines de l'existence.

Cela dépend néanmoins d'une condition évoquée dans le verset qui précède (verset 9) : *"כי אתה ד' מהם"*, « *Parce que Tu es ma protection* » et Rachi d'expliquer (Ad Hoc) : « Parce que **tu as dit** : 'Tu es ma protection' ». Cela n'est possible que lorsque l'homme reconnaît que D. est son unique protection.

Voici ce qu'écrit le Rav de Kabrine : « Le fondement du Bita'hone (de la confiance en D., n.d.t) consiste à croire d'une foi parfaite que tout ce qui arrive provient d'Hachem, qu'Il est bienveillant envers toutes Ses créatures, que tout est pour le bien de l'homme et que dans tout ce qui dépasse son entendement, le bien qui se dissimule derrière ce voile est d'autant plus grand que celui-ci est épais. » A savoir que lorsqu'un homme a l'impression que le Créateur est (si l'on peut dire) absent, que les ténèbres enveloppent son existence, qu'il sache qu'au même moment Hachem lui prépare un bien tellement grand qu'il



était nécessaire de le camoufler derrière un voile épais afin d'en conserver toute la discrétion.

Le Mabit, dans son livre Beth Elokim, écrit pour sa part à propos du verset (Chémot 23, 25) « *Vous servirez Hachem votre D. et Il bénira ton pain et ton eau et Je ferai disparaître de toi la maladie* » les mots suivants : « (le verset) dit : "*Je ferai disparaître*" et non pas "*Il fera disparaître*" comme il a commencé "*Il bénira ton pain*" afin d'évoquer que la Providence Divine s'exerce de manière plus particulière pour les sauver de leurs épreuves que pour prodiguer Sa bienveillance. Car celle-ci se manifeste envers toutes les créatures, comme il est dit (Téhilim 145, 9) : "*Hachem est bon avec tous*". Par contre, lorsqu'il s'agit de les sauver, une Providence particulière empreinte de miséricorde est alors nécessaire. C'est pourquoi la bénédiction est exprimée à la troisième personne "*Il bénira*", alors qu'au sujet de la délivrance ou de la guérison, il est dit "*Je ferai disparaître*", comme pour signifier : "*c'est Moi qui te guéris de la maladie*", "*et cela afin que vous sachiez d'où elle provient, car c'est Moi qui sauve et guérit chaque être vivant et qui veille sur vous lorsque vous Me servez de tout votre cœur*". »

On peut comprendre ce que dit le Mabit par une parabole : Un père a plusieurs enfants. Il témoigne à chacun de l'amour comme s'il était son fils unique. Chaque fois qu'il pense à eux, c'est avec la même intensité pour tous, sans préférence, sauf lorsque l'un d'entre eux se trouve par exemple entre les mains du chirurgien

sur la table d'opération. Ses pensées sont alors concentrées entièrement sur cet enfant pour lui apporter toute l'aide possible nécessaire à sa guérison. Il en est de même en ce qui nous concerne : les Bné Israël sont tous les "fils uniques" de leur Père Céleste. Pourtant lorsqu'un juif se trouve dans l'épreuve, tout se passe comme si le Créateur se consacrait (si on peut dire) uniquement à lui.

"Je suis une prière" : l'homme vit essentiellement lorsqu'il prie

« *Ordonne aux Bné Israël et dis-leur : Mon offrande, l'aliment de Mon sacrifice qui est brûlée en odeur agréable, vous veillerez à l'apporter en son temps.* »
(28, 2)

Le Sfat Emet commente ce verset en associant au terme 'veillez' (לשמור) le sens "d'attendre" (en hébreu, en effet, le verbe לשמור peut signifier à la fois "veiller à" ou "être dans l'attente", n.d.t). Il signifie dès lors aussi : « Vous serez dans l'attente de l'apporter. » Toute la journée sera ainsi une préparation dans l'attente de l'apporter. Toute la journée sera aussi une préparation dans l'attente impatiente de l'heure où l'on pourra enfin apporter le sacrifice perpétuel, et il en sera de même pour la prière (après la destruction du Temple, les prières quotidiennes ont été instituées en remplacement du sacrifice perpétuel du matin et de l'après-midi). Toute la journée d'un juif, explique-t-il, doit être pour lui secondaire en regard du moment où il prie et pendant lequel il vit réellement. C'est ainsi que le Maître du Kouzari enseigne à son disciple la vertu d'un juif fervent (Kouzari 3, 5) : « Cet instant (de la prière) sera pour lui



l'essentiel de sa journée et le centre de ses préoccupations, tous les autres moments n'étant que des moyens d'arriver à celui-ci. Il désirera ardemment retrouver cette proximité dans laquelle il ressemble aux êtres spirituels et se distingue de l'animal. » (Le Kouzari explique dans la suite de cet extrait que la prière doit être pour l'homme comme un aliment qui le nourrit lors d'un repas jusqu'au prochain. De même, il tire sa subsistance spirituelle de la prière jusqu'à la prochaine.)

Un juif de Jérusalem dont l'un des membres de la famille devait subir une opération à l'hôpital Hadassa, décida que pour mettre toutes les chances de réussite de leur côté, il devait parler au préalable avec le directeur général de l'hôpital, dont dépendait chaque décision dans cet établissement. En tant que simple citoyen, il n'avait pratiquement aucune chance de pouvoir accéder directement à cet homme qui occupait un poste aussi élevé. Il voulut donc solliciter l'aide de Rav Elimélekh Firrer, le conseiller médical connu pour ses relations avec le monde de la santé en Israël (et également à l'étranger) afin qu'il intercède pour lui auprès de ce directeur .

Le temps ne jouant pas en faveur du malade, il décida finalement de prendre sa voiture pour se rendre à Hadassa.

En chemin, il tenta de joindre Rav Firrer pas moins d'une dizaine de fois mais sans succès.

Soudain, il aperçut un homme sur le bas-côté de la route qui lui fit signe qu'il était tombé en panne. Au début, il pensa

l'ignorer. Il était bien le dernier à être disponible à ce moment crucial où il tentait par tous les moyens de joindre cet intermédiaire tellement nécessaire. Tout d'un coup, à son immense surprise, il se rendit compte que cet homme n'était autre que... le directeur de l'hôpital en personne ! Il n'était dès lors plus nécessaire ni de parler au conseiller, ni à ses secrétaires.

Souvent, il arrive qu'un juif se tienne au milieu de sa prière et se mette à penser : « Ah! Comment vais-je pouvoir arranger rapidement ce problème, parler avec un certain homme d'affaires, courir chez tel médecin, supplier le responsable de la caisse de prêt ou faire des courbettes au banquier, essayer de m'attirer la grâce de... ? Il ne cesse de remuer dans son cœur et dans son cerveau le monde entier. Pourquoi ne comprend-il pas qu'en priant, c'est comme s'il se trouvait (si l'on peut dire) devant ce directeur en personne ? Le psychologue et la personne prête à le comprendre, il les trouvera dans la bénédiction de "Atta 'Honène" (où l'on demande à Hachem la sagesse), le professeur spécialisé dans celle de "Réfaénou" (réservée à la guérison, n.d.t), la subsistance dont il a besoin et la richesse dans celle de "Barekh Alénou" (ce qui lui épargnera d'avoir à trouver grâce auprès de quiconque), la paix dans son ménage dans celle de "Sim Chalom", etc.

Cette approche de l'existence, poursuit le Sefat Emet, est valable également tant que nous sommes en exil dans l'attente de voir le Beth Hamikdash reconstruit et les sacrifices à nouveau offerts sur



l'autel. En désirant ardemment que ce temps revienne, nous possédons une part dans les sacrifices qui étaient offerts jadis et dans la construction future du troisième Temple, Biméera Béyaménou Amen !

Un juif ne peut parvenir à ce désir que s'il est convaincu que toute sa situation spirituelle et matérielle ne dépend que de la prière. C'est dans cela qu'il doit mettre l'essentiel de ses efforts. Nos pères investissaient toutes leurs forces dans la prière parce qu'ils savaient qu'elle est la source de tous les profits.

Le 'Hizkouni, dans son commentaire sur le verset « (...) Voici les fils de Yaakov qui lui naquirent à Padan Aram (Mais à Beth Lekhem où Ra'hel Iménou décéda en accouchant). L'explication en est, répond-il, que, lors de la naissance de Yossef (plus haut dans le verset 30, 24), elle pria à Hachem « Yossef Li Hachem Ben A'her », « Qu'Hachem m'ajoute un autre fils ». Cette prière fut exaucée lorsque Biniamine naquit plus tard. Cependant, la Torah considère qu'il était déjà né à l'endroit (Padan Aram) et à l'heure où elle épancha son cœur en suppliques pour mériter un autre fils. Car telle est la force de la prière : concrétiser la réalité dès le moment où elle est exaucée.

L'amour gratuit comme réparation à la haine gratuite : l'enjeu des trois semaines

La Guémara nous enseigne (Yoma 9b) : « Pourquoi le deuxième Temple fut-il détruit ? A cause de la haine gratuite. » C'est pourquoi chacun veillera particulièrement pendant cette période des trois semaines de deuil sur la

destruction du Beth Hamikdash à faire preuve d'amour gratuit en étant bienveillant envers autrui même si ce dernier nous a causé du mal. Il est plus que jamais essentiel de réaliser que d'autres personnes nous entourent et que l'on n'est pas le seul au monde. Cette époque de l'année est la plus appropriée pour faire un examen de conscience afin de corriger nos mauvais traits de caractère pour nous-même et pour notre entourage. La Guémara (Guitin 55a) rapporte que Jérusalem fut détruite à cause de l'histoire de Kamtsa et Bar Kamtsa. Dès que le maître de maison aperçut son ennemi chez lui, il le mit dehors en l'humiliant. Bar Kamtsa pensa en lui-même que si les grands Rabbanim de la génération qui étaient présents au banquet ne s'étaient pas opposés à cet affront en public, c'est qu'ils étaient d'accord. Il alla se venger en allant accuser faussement les juifs de révolte à l'empereur romain, ce qui provoqua par la suite la destruction du Temple. Cela pour nous enseigner la gravité de vexer d'une quelconque manière un autre juif.

Certains affirment que si les Guedolim qui étaient présents avaient connu les conséquences de leur silence, il est certain qu'ils se seraient levés pour protester et auraient tout fait pour que Bar Kamtsa demeurent au banquet. Chacun tirera de cet enseignement de nos Sages une leçon pour lui-même : parfois le silence (lorsque la parole peut sauver quelqu'un) est aussi néfaste qu'une vexation.

Il y a plusieurs années, un jeune fiancé voyagea en bus une semaine seulement



avant son mariage. Il surprit alors la conversation de deux passagers assis sur le siège devant le sien. L'un d'entre eux confiait à son interlocuteur sa déception de ne pas avoir réussi jusqu'à présent à entrer chez l'un des grands Rabbanim pour recevoir sa bénédiction avant son mariage. Toutes ses tentatives et celles de sa famille à cette fin avaient échoué. Notre fiancé fut pris de compassion pour lui et lui tapa doucement sur l'épaule en lui disant : « Je m'excuse de me mêler de tes affaires, mais comme tu as parlé à voix haute, j'ai entendu malgré moi ce qui te tourmente. Mon oncle est le gendre de ce grand Rav. Grâce à lui, je peux t'arranger une rencontre d'ici une semaine. » Ils continuèrent alors à discuter de leurs mariages respectifs et le passager de devant apprit à notre jeune fiancé qu'avec l'aide de D., son mariage était prévu pour le mercredi d'après.

« Le mien aussi, lui annonça-t-il. Et à quel endroit ?

- A Péta'h Tikva.

- Le mien aussi. Et dans quelle salle de fêtes ?

- Dans une salle nommée Atsoula.

- Le mien aussi est à Atsoula. J'ignorais qu'il y avait deux salles dans le même bâtiment », répondit-il surpris.

Notre homme se hâta de rentrer chez lui et raconta à son père ce qui venait de lui arriver.

« Papa, lui dit-il nerveusement, j'étais

avec toi dans cette salle quand nous l'avons visitée avant de la réserver. Tu as bien vu qu'il n'y avait qu'une seule salle. Va-t-on faire deux mariages le même jour et à la même heure dans le même endroit ? »

Le père s'adressa sur le champ à la direction de la salle de fêtes qui confirma que dès le début, ils avaient convenu avec lui qu'ils ne réservaient la salle qu'à partir du moment où ils recevaient une avance. Du fait qu'il ne leur avait rien remis depuis lors, ils avaient conclu la réservation avec une autre famille. Le père qui avait déjà envoyé des centaines d'invitations, crut défaillir. Mais, heureusement, quelques personnes bien placées réussirent à lui obtenir une autre salle deux rues plus loin.

Réfléchissons un instant sur la force d'un acte de bonté : qui, en effet, demanda à ce jeune fiancé de se mêler d'une affaire qui ne le concernait pas afin de venir en aide à autrui ?

Il aurait pu tout aussi bien rester tranquillement assis à penser : « Bon, qu'est-ce que cela peut bien faire qu'il veuille rencontrer ce grand Rav ? Il a de bonnes intentions, Baroukh Hachem ! »

Et s'il avait agi de la sorte, ses noces se seraient déroulées, au mieux, dans un coin de la cour de la salle de fêtes et au pire, on l'aurait délogé aussi de là-bas !

Finalement, il fut le premier à bénéficier de sa propre générosité.

